

# TRADUIRE, RETRADUIRE

Entretien



Frédéric Boyer. Photo : Hélène Bamberger.



Christiane Kayser. Photo privée.



Jean-Philippe Rossignol.  
Photo: Anne-Laure Walter.

**L**e 2 avril 2020, le Centre national de littérature avait invité l'écrivain, traducteur et éditeur Frédéric Boyer et la traductrice Christiane Kayser à venir évoquer leur travail en compagnie de Jean-Philippe Rossignol. La soirée fut annulée en raison des décisions gouvernementales prises en vue de limiter la propagation de la pandémie de COVID-19. D'un commun accord, il fut décidé que la rencontre, trouvant d'autres voies d'expression, aurait quand même lieu.

*Moi je ne cherche pas avec mes poèmes à tout dire  
Non, aurais-je même cent langues, cent bouches, et une voix  
de fer  
Virgile*

*Une traduction, comme un amoureux, doit être constante plus que  
fidèle ; constante : fidèle aux contraintes qu'elle s'est données.*  
Jacques Roubaud

Il y a une incompréhension de départ. On croit exprimer une pensée claire, mais devant la perplexité du destinataire, on doit reprendre notre logique, revenir aux origines de l'idée, donner une autre perspective, une nouvelle chance à ce que l'on veut dire. Sans cesse, on se traduit soi-même, en précisant, nuanciant, reformulant la phrase pour contourner le piège d'un seul sens, d'une tournure imprécise ou lointaine, d'une expression restreinte. Le langage oblige à être « rejoué », comme le joueur lance les dés une fois encore, dans l'espoir de changer la donne. Jouer, rejouer ; traduire, retraduire. Ce mot, traduire, de quoi est-il le nom ? Quels sont aujourd'hui les enjeux de la traduction ? Par quels biais aborder la multiplicité de la littérature et de ses langues quand le *deep learning* et la traduction assistée par ordinateur nous indiquent que tout est « sous contrôle » dans un accès illimité des textes et des contenus ? Les humains sont-ils contraints au rôle de logiciel qui ingurgite jour et nuit des données de façon massive ? « Traduire » en littérature désigne tout autre chose.

Avant de considérer le futur, essayons de prendre le temps à rebours. Dans *L'Épreuve de l'étranger* (1984), livre fondateur sur la traduction dans la culture de l'Allemagne romantique, Antoine Berman consacre des pages à Friedrich Schleiermacher (1768-1834) et à la traduction comme herméneutique. Lors d'une conférence à l'Académie royale des

---

Sciences de Berlin en juin 1823, intervention intitulée *Sur les différentes méthodes de traduction*, Schleiermacher, théologien et traducteur de Platon, élabore une théorie de la compréhension qui garde son acuité, notamment lorsqu'il écrit :

« Mais le traducteur véritable, qui veut faire réellement communiquer ces deux personnes entièrement séparées, son écrivain et son lecteur, et mener ce dernier, sans l'obliger à sortir du cercle de la langue maternelle, à une jouissance et une compréhension aussi justes et complètes que possible du premier, quels chemins peut-il prendre<sup>1</sup> ? »

Deux siècles après cet énoncé, la traduction n'a pas jeté aux orties cette question des chemins à prendre pour garantir et la jouissance et la compréhension entre ces deux alliés, l'auteur et le lecteur. Chaque tentative de traduction porte en elle la problématique de l'interprétation, comme une reprise de l'herméneutique de Schleiermacher. À partir du moment où un passage est envisagé d'une langue à une autre, où une « translation » s'opère, c'est le début d'une interprétation et aussi le début des « ennuis ». En effet, une langue dispose de spécificités qu'on ne trouve pas à l'identique dans une autre langue. Certaines allusions ne peuvent être rendues. Des polysémies sont impossibles à transcrire. Des mots ne trouvent pas d'écho en face. On dit alors : « Ça, c'est intraduisible ». Pourtant, il n'y a pas d'alternative, il faut traduire. À partir de là, le travail consiste à réduire cet espace de non-rencontre entre les langues. L'expression « trouver une équivalence » prend ici son sens. La précision, la justesse, telles sont les deux obligations-Damoclès suspendues au-dessus de ceux qui s'aventurent dans les contrées de la traduction.

La recherche de la justesse, de la vérité du texte, ne doit pas pour autant « mythologiser » l'acte de traduire. On se tromperait en pensant que la traduction se transmet librement, génération après génération, sans la moindre tension, comme une présence éternelle dans le ciel des idées. Ce serait évacuer les frictions, voire les guerres linguistiques entre les nations, les appropriations et les inégalités, les volontés impérialistes qui conduisent à la domination d'une langue sur une autre. En ce sens, l'essai de Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence* (2020), étudie à la loupe les mécanismes littéraires d'emprise et d'assujettissement, particulièrement dans l'expérience concentrationnaire et coloniale. Au centre de cette relation entre les langues et l'exécution de la violence, Samoyault évoque le rôle de la traduction dans le contexte de la société post-apartheid en Afrique du Sud. Ici, l'usage de la traduction change radicalement :

« Après avoir été un instrument de la séparation elle est devenue, au moment de la mise en place de la Commission Vérité et Réconciliation, un élément décisif de la réparation : en demandant que les débats soient traduits dans les onze langues officielles du nouvel État, premièrement Mandela ravalait la langue des Afrikaners au rang de langue africaine parmi d'autres, comme le xhosa ou le sesotho ; deuxièmement, il obligeait tous les habitants à se mettre à l'écoute de la langue des autres<sup>2</sup>. »

Cette réalité historique est magnifiquement saisie dans *Country of My Skull* (traduit en français par *La Douleur des mots*), le livre de la poétesse sud-africaine Antjie Krog, qui suivit pendant deux années pour la radio nationale les débats de la Commission. Dans ce cas précis, on le voit, la traduction est capable d'opérer un retournement sur elle-même, étant entendu que son éthique n'est pas séparable du contexte politique. Il n'y a pas d'unité des langues, comme il n'existe pas d'unité politique. C'est à la racine des oppositions, des luttes et des libérations, que l'on peut observer les inflexions d'une langue, d'une langue au contact d'autres langues, et plus encore lorsqu'elles constituent le fondement d'un pays ou d'un territoire.

---

Marquée par Mai 68 et la situation des pays africains, la traductrice Christiane Kayser s'est beaucoup investie pour accompagner le mouvement inter-culturel en Afrique occidentale et centrale. Dès le milieu des années 1980, elle s'engage de plusieurs façons : enseignement, mise en place de la décentralisation au Burkina Faso et service civil pour la paix en République Démocratique du Congo, en Sierra Leone, au Liberia et au Cameroun. Conjointement à son travail de traduction littéraire, Christiane Kayser livre une réflexion ayant trait aux relations entre le nord et le sud, dans un contexte africain, qui s'étend au monde arabe et à l'islam. Parmi ses textes, citons l'anthologie *Krieg um Angola* (1978), *Violence and Non-State Local Conflict Management in West Africa and Beyond* (2010), les articles parus dans *Les Cahiers de Mapinduzi* et *Regards croisés*, ainsi que ses traductions pour *Tagesspiegel* ou *Le Monde diplomatique*. Son approche des cultures et des langues vise au décentrement, loin du confort anesthésiant d'une culture « centrée ». En somme, c'est une question de vision, comme le montre également Frédéric Boyer, auteur de *Songs* (2003), *Abraham remix* (2005) et *Peut-être pas immortelle* (2018). Il a trouvé dans la traduction un élargissement de ses recherches poétiques et littéraires, une manière différente de composer, de dire et de comprendre. Depuis une vingtaine d'années, il s'emploie à traduire, à retraduire, ce qu'on appelle, pour mieux ne pas les lire, des « classiques », comme les *Sonnets* et *Richard II* de Shakespeare, les *Confessions* de saint Augustin, la *Chanson de Roland* ou encore *Les Géorgiques* de Virgile. Il s'agit de faire entendre le contemporain au cœur du texte ancien. Dans sa nouvelle traduction de Virgile, nommée *Le Souci de la terre* (2019), on voit à l'œuvre l'exigence de respecter le texte latin tout en lui donnant la force incantatoire d'une poésie sonore, d'une langue en lien avec les problématiques du rythme, du vers contemporain, de la scansion, de la percussion. Que le vers sonne et résonne longtemps. Mais comment décrire ce poème romain de quelque deux mille vers écrit entre 37 et 30 av. J.-C ? Dans « Faire Virgile », sa préface éclairante, Frédéric Boyer en donne une présentation :

« Ni traité, ni manuel ni encyclopédie, pourtant. Pas tout à fait. Mais un chant, un long poème embrassant le monde à habiter, à ordonner, à cultiver autant qu'à décrire, explorer, dire et chanter. Le poète est celui qui mobilise par son art les ressources poétiques et narratives nécessaires à l'habitation et à la description de ce monde où subsister, et des techniques d'observation, d'aménagement, de transformation. Contrairement à Orphée, le poète accepte le caractère définitif de la mort, il se fait témoin des catastrophes, a vu que *toute chose court au pire, se corrompt et décroît*. Il se détourne poétiquement de l'espoir cruel d'un quelconque *retour* à la vie. Mais il chante la vie dans sa violence et sa douceur<sup>3</sup>. »

Là encore, le chant n'est pas exempt de violence, comme si le passage en mots relevait de l'urgence et d'une certaine sauvagerie. Urgence de dire ; près du cœur sauvage de l'écoute. Ce serait une équation salvatrice pour s'extirper de la pollution du discours. L'impur, le biseauté, l'alliance du baroque et du neutre, la rythmique subversive, le verbe neuf constituent la langue poétique, celle qui n'enferme pas. Celle qui se situe hors cadre. *Fuori dall'inquadratura*. Comme un bond hors de la quadrature du cercle.

Traduire, retraduire. Parce que les textes et les images s'usent, vieillissent. Les mots et leurs sens ne sont plus les mêmes ; une traduction est toujours la trace d'une vulnérabilité. Un texte traduit est par nature fragile, il sera bientôt la survivance d'une époque qui n'a plus cours. Donc, ne pas chercher à tout dire, mais rester constant et fidèle aux contraintes qu'on se donne.

Sur ces sujets et sur le métier de traducteur, j'ai posé neuf questions à Christiane Kayser et Frédéric Boyer. Je tiens à les remercier pour leurs réponses.

Jean-Philippe Rossignol



Virgile, *Le Souci de la terre*, nouvelle trad. des *Géorgiques* par Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 2019.

## 1. À quel moment la traduction arrive-t-elle dans vos parcours respectifs ? Quels ont été vos premiers travaux publiés ?

*Christiane Kayser* : Au lycée, quand j'avais quinze ans, une camarade de classe m'a demandé de lui expliquer ce que Bob Dylan disait dans sa chanson « Gates of Eden ». Je m'y suis mise et j'ai découvert tout un univers d'une langue à l'autre, dans ce cas entre l'anglais et le luxembourgeois. Pendant mes études à Paris, Marburg et Cologne, j'ai commencé à faire des traductions techniques du français vers l'allemand pour gagner ma vie. Les textes légaux étaient un cauchemar et je n'ai pas aimé, mais j'ai certainement retenu des choses. J'ai ensuite participé à la traduction du livre de Charles Bettelheim, *Les luttes de classe en URSS*, vers l'allemand. On était quatre et les autres avaient plus d'expérience de traduction et de vie que moi. J'ai donc appris. Une amie d'un ami m'a demandé en 1983 de traduire *Le Sanglot de l'homme blanc* de Pascal Bruckner (*Das Schluchzen des weißen Mannes*). J'ai accepté sans doute aussi à cause de mon engagement tiers-mondiste et du défi que représentait le livre. En 1984, j'ai commencé à traduire de la littérature : mon premier livre était *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun. J'ai beaucoup apprécié ce texte en raison du va-et-vient entre le féminin et le masculin, l'oralité et l'écriture. Il y a eu une bataille sur le titre que j'ai finalement gagnée. En allemand, le livre s'appelle *Sohn ihres Vaters*, fils de son père, mais en allemand le « son » dénote le féminin.

*Frédéric Boyer* : Je peux dire qu'il y eut une sorte d'« événement » de la traduction dans non pas mon parcours mais plutôt dans ma pratique de l'écriture. D'une certaine façon, j'ai compris que la traduction relevait de mon travail d'écrivain, de mon projet même d'écriture. D'ailleurs, je ne suis pas un traducteur mais un écrivain qui pratique la traduction pour réfléchir à l'acte d'écrire. Mais la traduction a pris place dans mon travail quand j'ai lancé le projet d'une re-traduction de la Bible fondée sur la collaboration de traducteurs des langues bibliques et d'écrivains contemporains (*La Bible*, nouvelle traduction, Bayard, 2001). Un chantier de sept ans avec une cinquantaine de personnes. Nous avons traduit les textes bibliques en nous posant la question de l'état de la littérature contemporaine. Comment écrire/traduire un psaume aujourd'hui ? Quelles formes narratives modernes utilisées pour rendre tel ou tel récit ? Ce chantier fut mon premier travail de traduction (j'ai personnellement participé à traduire le livre de la Genèse et des lettres de Paul), puis j'ai poursuivi, seul, avec les *Confessions* d'Augustin.

## 2. Que le territoire soit celui de la Rome antique ou de l'Afrique contemporaine, que vous traduisiez Virgile ou Boualem Sansal, comment vous documentez-vous ? Chaque texte demande-t-il un travail préparatoire ou cela se fait-il en cours de route ?

*FB* : Oui, il y a une réflexion préparatoire mais qui se poursuit dans le travail lui-même. Pour Virgile et ses *Géorgiques*, la situation de la production du texte (période post guerre civile, naissance d'un nouvel empereur, statut politique du chant et du poème...) m'a aidé à entrer dans le texte lui-même. Mais il s'agit de déborder cette documentation. Puisque traduire ici, c'est aussi questionner, solliciter ma propre situation contemporaine, ma propre relation à la langue, à l'écriture. La question n'est jamais seulement archéologique ou historique, et le travail de traduction doit inventer en quelque sorte les formes d'hospitalité contemporaine du texte ancien et de son histoire.

*CK* : Beaucoup de mes traductions sont quelque part liées à des expériences ou des intérêts que j'ai. Par exemple, les livres de Fouad Laroui sont fortement liés à l'histoire du Maghreb et aux histoires du monde arabe. Bien avant, j'avais lu beaucoup de choses à ce sujet. Il se trouve que je viens de traduire les écrits politiques de Jean Genet, cela

---

m'a replongée dans les années 70, l'histoire des Black Panthers, hélas encore d'actualité. Bien évidemment, en cours de route, il faut vérifier et se documenter, d'autant que j'ai l'impression qu'en France on est beaucoup moins exigeant sur les vérifications de faits cités qu'en Allemagne. Les erreurs factuelles et les citations erronées sont une plaie et l'on doit corriger pour ne pas amoindrir l'influence du livre. En même temps, Fouad Laroui utilise énormément de références de la vie quotidienne et de jeux de mots, par exemple la chanson « Les roses blanches » dont je me rappelais alors que ce n'est vraiment pas « ma musique » ou le métier des « allumeurs de vraies berbères » dans *La Vieille Dame du Riad*. Un des plaisirs de la traduction est cette recherche de correspondances. Et comme presque tous mes auteurs sont encore en vie, je peux en discuter avec eux. Fouad comprend l'allemand et on s'en amuse bien. Le langage de Boualem Sansal est très recherché et chez lui je dois souvent me plonger dans les différentes significations des mots pour ne rien rater. Avec Tahar Ben Jelloun, on se connaît depuis tellement longtemps que son vocabulaire m'est très familier. Néanmoins, chaque livre est une découverte et je me documente sur beaucoup de choses en cours de route.

**3. Lisez-vous intégralement le livre avant de commencer ou procédez-vous à des « prélèvements » dans le texte sans vous laisser happer complètement ? Comment travaillez-vous la construction d'ensemble, le rythme de la phrase, son tempo ?**

*FB* : J'apprends par cœur des passages entiers du texte en latin, je relis matin et soir les mêmes passages, les mêmes vers, les mêmes expressions, jusqu'à saturer mon esprit, mon souffle. Pour les *Géorgiques*, je me suis fabriqué une petite dramaturgie personnelle du texte pour ne pas reproduire la réception traditionnelle ou en rester à l'ordre apparent du poème. A surgi d'ailleurs une idée neuve pour moi qui a bouleversé ma réception du livre. Le chant de Virgile est un contre-chant à la tradition orphique. Tout le long poème des *Géorgiques*, avec le prétexte agraire d'enseigner la *res rustica*, la chose agricole, est en réalité une interrogation sur la fragilité du vivant jusqu'à la conviction qu'il n'y a « pas de lieu pour la mort » (*nec morti esse locum*), selon l'expression de Virgile. J'ai donc tenté de proposer une forme nouvelle de lecture du poème, une sorte de verset plastique, parfois prosaïque, et régulièrement syncopé, souvent réduit ou condensé à quelques mots brefs.

*CK* : Je dois admettre que j'évite de me laisser happer car je crains sinon de m'ennuyer, d'être distraite pendant le travail de traduction. Si je lis intégralement l'ouvrage, c'est longtemps avant et pour des auteurs que je ne connais pas bien, afin de décider si j'accepte la traduction ou si je la refuse. On vit pendant des mois avec un livre, il faut une certaine affinité. Pour ce qui est du tempo, je considère que c'est une chose essentielle et qu'il faut pouvoir entrer ou plutôt disparaître complètement dans le texte et produire un rythme dans la langue d'arrivée. Il faut que ça « coule ». Ce qui est fascinant, c'est que bien des choix se font inconsciemment. Je sais que je dois être plongée dans le livre pendant des heures d'affilée pour qu'il y ait une vraie cadence, agréable à lire et qui puisse rendre ce que j'appellerai « l'âme » du texte d'origine. Il me faut un petit moment pour disparaître dans la phrase et quand je la retravaille, je vois exactement quand j'y suis arrivée et là où il faut améliorer.

**4. Quels sont les problèmes techniques que vous pouvez rencontrer ?**

*CK* : Quand je traduis un texte littéraire, je n'aime pas sortir de là, du rythme justement, pour vérifier des sources, des faits, etc. Mais c'est souvent nécessaire. Concernant

---

*Les Tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui, il y avait dans l'original environ deux cents citations littéraires sans indication de sources (Flaubert, Balzac, Hugo et autres). Non seulement je devais rechercher les citations exactes, car la plupart des textes étaient traduits vers l'allemand depuis longtemps, mais en Allemagne il faut au moins un glossaire qui indique les sources. C'était un travail monstre et comme chacun sait, en traduction littéraire, on est très mal payé. Fouad était impressionné et m'a promis qu'à l'avenir il me donnerait les sources sur base du manuscrit. Un autre défi sont les sources liées à une culture spécifique. Quand j'ai traduit *Billy-Ze-Kick* de Jean Vautrin, il y avait un grand nombre de références à des publicités françaises que le lecteur allemand ne connaît pas. Pendant des semaines, j'ai énervé mon entourage allemand en recherchant des publicités qui pouvaient faire rire ou réfléchir le lecteur, sans s'éloigner du texte de départ. Bien sûr, c'est amusant, mais on est toujours soucieux de ne pas dépasser une ligne obnubilant l'origine du texte. Un problème spécifique de la traduction vers l'allemand sont les passages érotiques. Ils ne doivent pas être trop « cliniques » et froids, comme ils ne peuvent être vulgaires. *Billy-Ze-Kick* est en partie raconté par une petite fille qui zézaie. Les défauts de prononciation sont souvent perçus comme dégradants en allemand. C'est là que l'on se rend compte que l'influence du national-socialisme a beaucoup appauvri la langue allemande en accaparant des expressions et des tournures. Il faut être inventif. Heureusement, les choses évoluent et de nouvelles expressions émergent.

*FB* : Pour la traduction de la Bible, les problèmes étaient majeurs : diversité des langues sources (hébreu, araméen, grec) ; diversité des états d'une même langue (grec, hébreu) ; généalogie des traductions de l'œuvre ; traditions religieuses de réception des textes, etc. Pour Virgile, ma préoccupation « technique » fut de trouver une solution à la transposition du vers latin en français contemporain. On ne peut reproduire en français aujourd'hui le vers latin et antique, l'hexamètre dactylique, qui a sa propre économie. Il faut transposer, traduire, selon nos propres rythmes, nos propres formes linguistiques et poétiques.

**5. Écrivains, poètes et philosophes ont pensé depuis longtemps les enjeux de la traduction, dans un sens concret, mais aussi métaphorique et symbolique. Vous sentez-vous en adéquation avec certaines approches et ont-elles une influence sur votre travail ?**

*FB* : Je me sens tributaire des analyses d'Antoine Berman ou de Paul Ricoeur. Traduire, c'est croire qu'une langue ne sera jamais un lieu où se cacher, où retenir sa pensée, ne sera jamais un espace clos capable de nous unifier nous-mêmes. Toute langue en s'avancant dans la vie humaine, au-devant des êtres de parole, toute langue est immédiatement hantée par l'autre à entendre. C'est un exercice de réciprocité dont la tâche même est la chose publique, la chose-parole qui nous rassemble dans l'acte de traduction de l'autre.

*CK* : Les mots et les expressions que nous utilisons comptent et j'ai parfois l'impression que de moins en moins de personnes sont attachées au langage, aux mots, à l'expression précise et imagée de la pensée. Il est vraisemblable que mes nombreuses lectures post-structuralistes et post-colonialistes m'influencent et que je vois la traduction comme une création qui n'est jamais neutre. Dans le postmodernisme, la traduction se transforme en une forme d'écriture, en la production créative d'un texte. On ne peut échapper à une réinterprétation du texte-source, mais j'estime que le traducteur littéraire se doit de rendre audible la voix de l'auteur. C'est sans doute pour cela que j'ai du mal à traduire des textes que je ne trouve pas intéressants. Je ne dois pas nécessairement être en accord, mais il me faut un enjeu. Le traducteur est un passeur, un « pont » ; il se met au service de l'auteur et de son texte, mais son identité propre influence certainement son travail.

AALIGHIEROEBOETTIAATEMPOIN



خز یلک فنر ار سه صد شمت لود با افانستان



Alighiero Boetti (1940-1994), Mappa. 1989. \*\*\*\*\*. Christie's Digitale (A) Images Limited. Embroidered tapestry, 116 x 217 cm. © 2020. Christie's Images, London / Scala, Florence.



---

**6. Dans *Les Anges distraits*, Pier Paolo Pasolini écrit : « La traduction, sous tous ses aspects, est l'opération la plus vitale pour l'homme ». Que vous inspire cette réflexion ? Et cette opération vitale est-elle menacée aujourd'hui ?**

FB : Vous me donnez l'occasion de m'exprimer sur la place qu'a pu prendre pour moi la traduction. Non seulement dans l'acte et la pratique d'écrire mais dans l'espace même d'une vie, d'une existence traversée. Au fond, traduire, c'est toujours se traduire avec et à travers l'autre. J'insiste beaucoup là-dessus : traduire c'est se traduire ; ne serait-ce qu'en interrogeant le rapport à sa langue confrontée à la réception d'une autre. Et je dirais que oui, figure en bonne place dans l'existence de chacun d'entre nous le problème de la traduction, la question de traduire les autres, la question politique de ce que disent ou ne disent pas les autres, de ce qu'ils vivent ou ne vivent pas. Et comment chacun est convoqué à entendre ce que dit ou ne dit pas l'autre. C'est aussi de se traduire comme vivant. C'est-à-dire de s'éprouver comme vivant à travers l'énonciation diverse du monde. Un vivant humanisé, un *adam* pour reprendre un mot de la Bible, doit apprendre que chair et parole, vie et langue engagent sa présence au monde, décident de son apparition de vivant à la vie. Dans notre mission de vivre et d'exister parmi les autres, il peut arriver que nous pensions qu'il n'y a de possibilité de (se) traduire d'aucune sorte. C'est une forme vive du désespoir. Ou nous pouvons craindre d'avoir à traduire, craindre que notre lien, notre unité ne se défasse en passant dans une autre langue, en exerçant une autre langue. Le temps de la traduction dans nos existences est toujours, à un moment donné, celui d'une confrontation avec l'interrogation de notre identité, de notre unité réalisée par et dans une langue. Mais c'est aussi la confrontation avec une part inexprimable que précisément le devoir du traducteur est de dompter en quelque sorte, d'affronter. Nous devons trouver un passage, un apaisement compréhensible entre deux ordres dont chaque cohérence inquiète l'autre, et une fois cet équilibre trouvé nous devons accepter, pour que l'équilibre précaire tienne, que l'inexprimable ou le supposé intraduisible (comme un chagrin dans notre rapport à la langue), et tel un dragon, ne cesse toutefois jamais d'être ce dragon, cette inquiétude. J'ai fini par convenir que l'art de la traduction dans notre culture était un art de l'espérance. Je veux dire que traduire c'est souvent se confronter à notre propre (im)puissance d'expression de ce qui ne fut pas énoncé par nous et qui pourtant nous réclame en quelque sorte, nous enjoint d'y être énoncé. La forme à laquelle se consacre toute traduction, la forme de son expression de l'énoncé autre, n'est jamais une simple translation d'une langue à une autre, mais plus étrangement, plus audacieusement, l'espoir d'une translation possible de l'autre vers soi. La traduction n'est traduction que d'espérer une énonciation autre de ce qu'elle traduit.

CK : Que ce soit dans mon travail de traduction ou dans les initiatives locales que j'accompagne en Afrique, je me vois toujours comme un lien entre des réalités multiples, j'aspire à faciliter le croisement des regards. Nous sommes très divers et vivons ensemble sur cette terre et dans ce sens la traduction au sens large est un élément vital pour la communauté des humains. En cela, Achille Mbembe, auteur de *Critique de la raison nègre* et *Politiques de l'inimitié*, est un de mes auteurs favoris, en écho à mon travail en Afrique. Mbembe est justement en train d'élargir sa pensée au temps de la COVID-19 quant au défi de la cohabitation de toutes les espèces vivantes. La communication interculturelle et l'interprétation de ce que l'autre veut me signifier sont et restent essentielles. Les replis identitaires qui ont l'air de gagner du terrain dans notre monde globalisé sont à l'opposé de cette nécessité vitale. À ceux qui nous lancent *Traduttore traditore !*, nous ne pouvons que répondre : mieux vaut tenter un dialogue imparfait que s'isoler derrière un mur d'incompréhension. Je ne pense pas que les logiciels de traduction comme DeepL et autres pourront remplacer les traducteurs humains. Cependant, de manière pragmatique,

ils sont de plus en plus utilisés pour des traductions techniques et contribuent à l'appauvrissement des langues.

**7. Dans un espace littéraire mondialisé, comment voyez-vous l'hégémonie de l'anglais sur les autres langues ? Comment les langues dites « mineures » peuvent-elles être traduites et mieux diffusées ?**

CK : En tant que Luxembourgeoise, vous pensez bien que je défends la survie et la diffusion des langues dites mineures, y compris la nôtre ! Concernant le français, je ne soutiens pas la bataille qui touche à l'hégémonie surannée du français contre l'anglais. Le français – comme d'ailleurs l'anglais – a énormément de facettes différentes, mais le centralisme culturel français accepte difficilement les dialectes et argots en France métropolitaine. Entre l'oralité et l'écrit, il y a un fossé énorme. Officiellement, on accepte et valorise encore moins le français ouest-africain (savoureux d'ailleurs), ou d'Afrique centrale ou du Maghreb ou des DOM-TOM comme formes autonomes et enrichissantes. Ne parlons même pas du québécois et du belge wallon. De même, « l'anglais » pâle et appauvri des Nations Unies ne résume pas non plus les différentes langues anglophones. Aujourd'hui, les jeunes Africains francophones se tournent fortement vers l'anglophonie. Je pense essentiellement parce que la France les rejette, les exclut et leur fait sentir sa supériorité. Donc, vive la diversité dans l'espace littéraire mondialisé !

FB : L'histoire de l'hégémonie d'une langue sur les autres, c'est une histoire de notre culture. Le grec puis le latin ont été des langues hégémoniques. Leurs conversions, ravissements, pillages, détournements ont produit des œuvres, des effets culturels, linguistiques... On ne peut selon moi vouloir protéger et préserver une langue des autres. Et il n'y a pas de langues mineures, ou plutôt toute langue a aussi un usage mineur. Traduire finalement peut apparaître comme une politique de reconnaissance et d'accueil, d'hospitalité de l'autre langue. C'est la raison pour laquelle il faut en effet encourager la traduction de toutes les langues, que les langues s'entre-traduisent. La traduction produit des effets culturels puissants, elle amplifie les œuvres originales, creuse leur réception.

**8. Comment travaillez-vous avec les auteurs que vous traduisez et leurs éditeurs ? Proposez-vous des textes en amont ? Refusez-vous des projets et pour quelles raisons ? Quel livre récemment traduit vous a marqué par son ambition et sa cohérence ?**

CK : Depuis 1992, je traduis pratiquement tout ce que Tahar Ben Jelloun publie. C'était son souhait. Nous avons plusieurs fois changé d'éditeur en Allemagne et le plus récent livre (*L'Insomnie*) sortira dans une autre maison que je ne connais pas encore bien. C'est aussi lié à ce que j'appellerais le déclin du métier d'éditeur : beaucoup de grandes maisons sont rachetées par des conglomérats et la rentabilité devient l'unique critère. Au début de ma carrière, dans les années 1980, je travaillais avec Rotbuch Verlag, une petite maison d'édition de Berlin-Ouest. C'est avec eux que j'ai traduit les polars de Vautrin, Benacquista, etc. Au cours des dix dernières années, j'ai été amenée à traduire d'abord un livre de Ben Jelloun sur Jean Genet, ensuite Sansal et Laroui, et dernièrement les écrits politiques de Genet pour une petite maison renommée, Merlin Verlag. J'ai une relation professionnelle très fructueuse avec la patronne de cette structure qui contre vents et marées se bat pour ses auteurs. La maison suisse Lenos Verlag m'a approchée pour traduire un livre de Mahi Binebine (*Rue du Pardon*) qui sortira en septembre 2020, ainsi que *Le Dernier Syrien* de Omar Youssef Souleimane. J'aime travailler avec des éditeurs enga-



Jean Genet, *Werke in Einzelbänden*, Band IX « Essays / Interviews », trad. du français par Christiane Kayser, Gifkendorf, Merlin Verlag, 2020.

---

gés car ils valorisent les livres et les auteurs. Je refuse des projets surtout quand je sens que je ne veux pas passer des mois avec un certain livre. Comme je suis en quelque sorte à la retraite depuis mi-2019, je voyage moins en Afrique et dispose désormais d'un peu plus de temps pour traduire. Quant à ce qui me marque ces temps-ci, je ne voudrais pas citer un livre plutôt qu'un autre parce que chaque expérience est unique. Peut-être que ces deux dernières années les écrits politiques de Genet m'ont marquée car tellement de choses me paraissent vraies et essentielles, et en même temps d'autres me semblent fausses, voire dangereuses aujourd'hui, notamment la relation de l'écrivain à la violence. Cela m'a fait réfléchir sur l'évolution de la pensée des uns et des autres ces quarante dernières années.

FB : Je prépare en tant qu'éditeur la publication d'une nouvelle traduction de l'*Odyssee* par Emmanuel Lascoux, remarquable helléniste travaillant sur l'oralité de la langue, le souffle même du rythme, et sa restitution dans la traduction. Preuve que les plus grands textes de notre patrimoine, abondamment traduits souvent, exigent d'être repris, ré-interrogés et réécrits depuis notre propre interrogation contemporaine touchant à la langue, aux formes poétiques, à la réception des œuvres.

### **9. À quel projet aimeriez-vous vous atteler maintenant ? Y a-t-il une langue que vous souhaiteriez apprendre pour être le passeur d'un texte en particulier ?**

FB : Je travaille depuis trois ans à une nouvelle traduction des *Évangiles*. J'ai appris le sanscrit pour lire et traduire le *Kâmasûtra*, traduction parue chez P.O.L en 2015. Mais finalement traduire c'est aussi toujours interroger ce qu'on croit savoir de l'autre langue. On réapprend une langue sue en traduisant une œuvre. Il n'y a pas un savoir définitif d'une langue qui pourrait nous assurer de traduire toutes les œuvres de cette langue. Chaque texte traduit dans une langue donnée est un nouvel apprentissage, une nouvelle mise à l'épreuve.

CK : Pour rendre justice à un texte littéraire, il faut connaître très bien et la langue de départ et la langue d'arrivée. Quand j'ai commencé la traduction, j'ai été obligée de choisir : vers le français ou vers l'allemand. J'ai opté pour l'allemand et n'ai dérogé qu'une seule fois à cette règle en traduisant un texte (« L'architecture de la mémoire ») à la demande d'Eva Meyer, une philosophe amie, pour une publication du Centre Pompidou. Ce fut intéressant mais je ne recommencerais pas. Dans le contexte de mon travail en Afrique, j'ai écrit et traduit des textes en français et en anglais, voir en *krio* de Sierra Leone, sans considérer ces travaux comme des traductions littéraires. Je continue d'éditer des textes en anglais et en français pour créer des liens entre les diverses Afriques, les praticiens et les chercheurs en Afrique et en Europe. Parallèlement, lors d'un débat dans les médias allemands, j'ai été amenée à traduire un texte récent d'Achille Mbembe vers l'allemand, *Lettre aux Allemands/Brief an die Deutschen*. Sur la base de nos échanges, je serais intéressée de traduire d'autres textes de ce philosophe. Découvrir de jeunes auteurs femmes et hommes, notamment d'Afrique, les traduire et faire entendre des voix nouvelles, voilà ce que je souhaite dans les années à venir.

1 Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, p. 234.

2 Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence*, Paris, Seuil, 2020, p. 87.

3 Virgile, *Le Souci de la terre*, nouvelle trad. des *Géorgiques* par Frédéric Boyer, Paris, Gallimard, 2019, p. 33-34.